

Eléments de corrigé sur « Quelle est la morale de *Manon Lescaut* ? »

Problématisation

On pourrait considérer *a priori* que *Manon Lescaut* est un roman immoral. Il est plein en effet de crimes et de délits : meurtre, assassinat, tricherie, escroquerie, proxénétisme, séquestration... L'un des ressorts principaux du roman va manifestement contre la morale ordinaire : la prostitution. Et pourtant l'abbé Prévost, qui est un prêtre catholique, signe ce roman avec son titre d'abbé. Pourtant, il dit, dans l' « Avis de l'auteur », qu'il attribue à Renoncour, que le lecteur verra dans le récit de Grioux « un exemple terrible de la force des passions ». Autrement dit, il prétend que son roman doit pouvoir servir à l'édification morale de son lecteur. Donc il pourrait y avoir une morale quand on raconte des actes immoraux ?

Essai à partir de la structure générale de l'œuvre

Si l'on observe la structure générale du roman, on peut s'apercevoir qu'il propose une espèce de cheminement moral. En effet, on peut considérer que la première partie raconte la chute morale de Grioux qui tombe dans le vice et le crime, jusqu'au meurtre lors de son évasion de Saint-Lazare. De l'autre côté, on peut considérer que la deuxième partie est l'histoire d'une rédemption, celle de Manon, qui devient peu à peu fidèle, et qui finit par mourir de dévouement à l'amour.

Ainsi, toute la première partie aurait pour fonction de montrer au lecteur combien la soumission aux passions est pernicieuse ; mais la seconde pourrait avoir pour fonction de proposer un modèle d'élévation, dans une logique tout à fait chrétienne : le dévouement de Grioux aurait conduit Manon au véritable amour, dévoué et fidèle jusqu'à la mort. Reste une question : peut-on avoir envie de s'identifier à Manon, et donc de suivre un chemin qui mène à la mort ?

Un autre élément assez évident apparaît quand on étudie d'un peu plus près la structure générale du roman : c'est que les épisodes centraux de chacune des deux parties constituent une espèce de double l'un de l'autre. Il s'agit des deux tentatives de pigeonnage sur M. de G. M., dans la première partie, et sur M. de G. M. fils, dans la deuxième partie. Elles échouent lamentablement toutes deux, et aboutissent toutes deux à l'enfermement des deux amants. On pourrait en énoncer la morale suivante : « Dans la vie, on n'apprend pas de ses erreurs ; on les répète toujours. » Peut-être peut-on considérer cela comme un avertissement : méfions-nous de notre tendance à répéter nos erreurs.

Ou alors s'agit-il qu'il n'y a pas moyen d'échapper à la répétition des erreurs... si ce n'est en quittant le milieu dans lequel on les commet ? Grioux et Manon en effet finissent par échapper au vice en n'étant plus à Paris, et même en n'étant plus nulle part, puisque c'est dans une sorte de désert que leur histoire d'amour se termine.

Essai à partir de « Grioux se fait greluchon »

Lescaut, le frère de Manon, est un des personnages secondaires les plus importants du roman. Il est des plus ignominieux : tricheur, il pousse Grioux à se faire tricheur ; pire encore, il propose dès l'abord à Grioux de prostituer sa propre sœur. Quelle leçon morale l'abbé Prévost peut-il nous donner en présentant un tel personnage ? S'agit-il d'en faire un personnage antipathique, afin de rendre Grioux sympathique ? Mais alors ne serait-ce pas une façon d'excuser les errances de Grioux, et d'en faire un modèle ? Ainsi, Grioux ne serait pas un contre-modèle pour le lecteur, au contraire de ce que semble annoncer l'« Avis de l'auteur ». On pourrait aussi se dire qu'il s'agit de prévenir le lecteur : il faut qu'il s'attende, dans la vie, à rencontrer des personnages immondes comme Lescaut, et qu'il se prépare à les affronter, ou à les fuir.

Manon, à quatre reprises, abandonne, ou semble abandonner Grioux pour se jeter dans les bras – ou plutôt dans ses écus ! – d'un riche amant : M. de B., M. de G. M. père, le prince italien, M. de G. M. fils. Ce comportement paraît *a priori* immoral : elle est infidèle, et en plus elle se prostitue – ou, en tout cas, elle préfère l'argent à l'amour sincère. Mais la lettre qu'elle laisse à Grioux en partant chez M. de G. M. père est fort intéressante à cet égard, puisqu'elle propose une forme de moralité, au-delà de la morale commune. « Crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain ? », écrit-elle à Grioux. Difficile de lui donner tort.

Peut-être la morale qu'on peut tirer de cela est qu'il est facile de se conformer à la moralité ordinaire quand on est très riche, quand on sait que sa famille sera toujours disponible pour subvenir à ses besoins. Mais quand on est pauvre, la nécessité ne l'emporte-t-elle pas sur la morale ? Le roman de Prévost ne dit-il pas d'une certaine façon que si l'on demande aux gens d'être vertueux, il faut leur en donner les moyens. En fait, ce qui apparaît ici, c'est que l'immoralité n'est pas là où semble être : elle serait davantage chez les riches amants qui profitent de leur fortune pour acheter le corps des jolies filles du peuple, plutôt que chez des filles du peuple qui essaient de se débrouiller comme elles peuvent avec la vie.

La morale, dans *Manon Lescaut*, est avant tout à considérer en relation avec la passion : c'est l'enjeu que l'abbé Prévost affiche dès son « Avis de l'auteur ». Or la façon dont est présentée le rapport entre la passion et la morale commune, la vertu, sont ¹rien moins qu'ambivalents. Bien

1. « Rien moins que » signifie « en rien moins que », c'est-à-dire « beaucoup plus que », « tout à fait ».

sûr invoque toujours la morale, qu'il regrette de n'avoir pas suivi : « Par quelle fatalité, disais-je, suis-je devenu si criminel ? », dit-il quand il décrit sa réaction à la proposition de Lescaut, qui lui suggère de se faire passer pour le frère cadet de Manon, et d'aller habiter chez M. de G. M., en se faisant le greluchon caché de la belle courtisane. En se qualifiant de « criminel », il se juge lui-même du point de vue de la vertu, et semble se condamner au nom de la morale. Mais il s'excuse ensuite, en invoquant l'amour : « L'amour est une passion innocente », dit-il. Si c'est vrai, alors « la force terrible des passions », quand il s'agit de la passion amoureuse, n'est pas à rejeter : c'est une force terrible, mais innocente.

C'est d'autant plus vrai que, lorsque Grioux évoque ses rêves de vie heureuse et vertueuse, l'on sent combien la pure vertu est beaucoup moins attirante en réalité que les plaisirs de l'amour. Il évoque ainsi, dans une longue énumération ce qu'eût été son bonheur s'il eût épousé Manon : « je serais heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon père, avec l'estime des honnêtes gens, avec les biens de la fortune, et la tranquillité de la vertu. » Cette liste des bonheurs rêvés pourrait sembler être une gradation ascendante, de l'amour terrestre (« l'amour de Manon »), jusqu'à la plus grande valeur morale : « la vertu ». Mais en réalité, la gradation est descendante : de « l'amour », à « l'affection », à « l'estime », puis à la seule « tranquillité » ; de Manon, à son père, aux « honnêtes gens ». Et si l'on oppose les termes extrêmes de l'énumération, « l'amour de Manon », et « la tranquillité de la vertu », on voit bien qu'en réalité, c'est le premier qui l'emporte, parce que Manon est désirable, parce que la tranquillité c'est aussi l'ennui, relativement à la vie trépidante que lui fait mener Manon. Le roman de Prévost ne donne pas vraiment envie au lecteur d'être sage, d'échapper aux affres de la passion : difficile de préférer l'ennuyeuse « tranquillité de la vertu » aux palpitations que propose Manon.² La morale du roman de *Manon Lescaut* est sans doute assez différente de la morale ordinaire : c'est une morale qui préfère les aventures à une vie trop bien réglée.

Essai à partir de « Grioux prend l'initiative »

A la fin de la première partie, Grioux s'évade de Saint-Lazare ; il le fait en particulier en tuant l'un des valets de la prison, qui avait tenté de l'en empêcher. Il commet donc un meurtre ; mais ce qui est remarquable, c'est qu'il paraît n'en éprouver aucun regret ; il désigne même ce valet avec mépris comme un « puissant coquin ». Or il faut remarquer qu'il utilise ce terme quand il raconte son histoire à Renoncour, après coup. Mais jamais il ne regrette son acte, jamais il n'éprouve de pitié pour le malheureux qu'il a tué. Autrement dit, pour Grioux, la vie de cet

2. C'est déjà ce qu'il disait lorsque, s'appêtant à rentrer au séminaire, il rêve à un bonheur simple, « paisible et solitaire ». Cette rêverie se termine ainsi : « Mais, à la fin d'un si sage arrangement, je sentais que mon cœur attendait encore quelque chose, et que, pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante solitude, il fallait y être avec Manon. » La tranquillité ne vaut que si elle est perturbée par la déraisonnable légèreté de Manon.

homme n'importe guère, parce qu'il n'est qu'un « coquin », c'est-à-dire d'une classe sociale peu élevée, méprisable pour un homme issu de la plus haute aristocratie comme lui. En revanche, il éprouve beaucoup de pitié pour lui-même : sa pitié est très sélective. La morale de cette affaire pourrait être que lorsqu'on appartient aux plus hautes castes, ceux des classes inférieures ne comptent pas, et même leur vie ne compte pas. On ne sait pas ce qu'en pensait l'abbé Prévost, mais on peut y lire un avertissement : « Méfiez-vous de qui est beaucoup plus riche que vous : il risque fort de vous considérer comme, au sens propre, un vaurien, c'est-à-dire quelqu'un dont la vie ne *vaut rien*. »

Le fait que l'appartenance aux plus hautes castes revêt une importance primordiale aux yeux de Grioux apparaît aussi au moment où il explique à Lescaut pourquoi ce serait une bonne idée d'utiliser M. de T. pour faire évader Manon. Le premier argument qu'il formule en faveur de M. de T., en effet, est que celui-ci est « riche et de bonne famille ». Être riche, appartenir à une famille aristocratique, voilà les premières qualités d'un homme selon Grioux. Au fond, comment ne pas penser que derrière l'amour, ou plutôt la passion qu'il éprouve pour Manon, se cache un certain mépris de classe ?

D'ailleurs, ne trouvait-il pas légitime, lors de leur rencontre, que celle-ci fût impressionnée par sa place dans la société ? « Elle voulut savoir, raconte-t-il à Renoncour, qui j'étais, et cette connaissance augmenta son affection, parce qu'étant d'une naissance commune, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. » N'entend-on pas dans l'expression « une naissance commune » un certain mépris, et dans « un amant tel que moi », un orgueil condescendant ? La morale de cette affaire serait alors que jamais on n'oublie sa propre classe sociale, ni même celle de son amante. D'ailleurs, au total, Grioux reste en vie, alors que Manon est morte : qu'est-ce qui l'empêchera, après avoir vécu de telles aventures palpitantes qu'il pourra raconter avec un certain plaisir, de retourner à sa vie de cadet d'une grande famille – soit dans l'ordre de Malte, soit dans le haut clergé, soit en faisant un mariage approprié à son rang ?

Essai à partir de « Une fille que tout le monde trouvait aimable »

Après le dîner à Chaillot avec G. M. fils, où celui-ci est tombé sous le charme de Manon, Grioux, qui s'est aperçu qu'un violent désir s'était emparé du jeune homme, dit, que loin d'être jaloux, il « était ravi de l'effet [des] charmes [de Manon] », et qu' « [il s']applaudissait d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvait aimable ». Qu'est-ce à dire, sinon que peut-être l'amour, le désir, le coup de foudre, n'est pas seulement une étincelle entre deux êtres isolés du monde, mais qu'il a à voir avec le regard des autres, que mon désir tend à imiter le désir des autres ? Si Grioux continue à jouer avec le feu, à laisser G. M. fils s'approcher de Manon, à aller à la comédie, où tout

le monde se regarde, où tout le monde regardera Manon si elle y va vraiment, c'est sans doute parce que l'amour ne tient pas tout seul, par la seule intimité de deux êtres, qu'il est aussi un fait social.

D'ailleurs au fond, quand ils finissent par s'isoler complètement, par ne plus être que tous les deux, quand le regard des autres disparaît tout à fait, eh bien Manon meurt, comme si Manon ne pouvait exister que lorsque tout le monde la regarde. D'une certaine façon, puisque Manon représente l'amour, quand l'amour est en danger, il est encore en vie. Quand il n'est plus en danger, il meurt.